SEPTIEME ANNÉE — NUMERO 2028 | Un Numéro : Paris, 15 cent. ; Départements, 20 cent. | DIMANCHE 7 JUIN 1885

A. DUMONT, Fondateur

ABONNEMENTS

Paris, 1 mois..... 4 fr. 50
— 3 — 13 50
Départements { 3 mois... 16 »
— { 12 — .. 60 »
Etranger, frais de poste en plus

On s'abonne à Barcelona, chez A. Piaget, 20, Rambla del Centro; à St-Pétersbourg, au bureau de poste, et chez Viollet père, 10, canal Catherine, pont de Cazan; à Londres, chez MM. Delyzi-Davieset Cie, 1, Finch Lane, Cornhill.

GIL BLAS

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommence le lendemain. — J. Janin, *préface de* Gil Blas.

A. DUMONT, Fondateur

ABONNEMENTS

Paris, 1 mois..... 4 fr. 50
— 3 — 13 50
Départements, 3 mois... 16 »
— 12 mois... 60 »
Etranger, frais de poste en plus

ANNONCES ET RÉCLAMES
MM. Dollingen fils, Sécuy et Cie
16, rue de la Grange-Batelière, 16
ET A L'ADMINISTRATION

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
10, BOULEVARD DES CAPUCINES, 10
L'administration n'est pas responsable des manuscrits déposés.

RETRO NEWS
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

SOMMAIRE

Chronique fantaisiste. — *Grimsel.*
Nouvelles et Echos. — *Le Diable Boiteux.*
Aux critiques de « Bel-Ami ». — *Guy de Maupassant.*
Les coups de fusil. — *Paul Arène.*
Les affaires de Paris. — *Jean de la Seine.*
Informations. — *Georges Duret.*
Coulisses de la finance. — *Don Caprice.*
Le conseil quotidien. — *Octave Sully.*
Faits divers. — *Pierre Ferrare.*
Tour du monde. — *Louis Rozier.*
Journaux et Revues. — *Jean Giseaux.*
Chronique de l'audience. — *El Cadi.*
Sport. — *The Farmer.*
Courrier des théâtres. — *C. de Trogoff.*
La bourse et les affaires. — ...
Passe-temps quotidien. — *E. Framery.*
Spectacles du jour.
Feuilletons : Louise Robert, *J. de Gastyne.*

CHRONIQUE FANTAISISTE

Les cendres de Victor Hugo ne sont même pas refroidies, les ovations qu'on leur fait encore tous les jours devant les entretenir dans une douce chaleur, que les ambitions s'agitent déjà sur sa tombe. M. Jourde, qui bien qu'actuellement directeur politique et « littéraire » du *Siècle*, est, paraît-il, ancien tanneur, est en train de se faire tanner le cuir par un certain nombre de nos confrères, qui lui demandent au nom de quelle presse il s'est permis de parler au Panthéon, sur le cercueil du poète. M. Jourde aurait pu répondre :

« Tout le monde se pressait dans les rues pour voir passer le cortège. Moi-même j'ai été très pressé par la foule. C'est au nom de cette presse-là que j'ai pris la parole. »

Le directeur « littéraire » du *Siècle* n'a pas pensé à cette explication, et il subit aujourd'hui les dures conséquences de son manque de présence d'esprit. On assure que ce pauvre M. Jourde rêvait simplement la succession sénatoriale de Victor Hugo, dont il essaie volontiers de se faire la tête. Faire remplacer l'auteur des *Orientales* et de la *Légende des Siècles* par un ancien tanneur est certainement une idée d'une originalité particulièrement gauloise. M. Camille Pelletan lui ayant spirituellement fait remarquer ce que cette prétention avait de mordoré, M. Jourde lui a reproché de s'attaquer aux Dieux. Le directeur du *Siècle* a probablement entendu répéter quelquefois dans sa jeunesse ce juron démodé : « Jour de Dieu ! »

Et il croit que quand on est Jourde on est Dieu par la même occasion. On pourrait intituler ce quiproquo : De l'influence du manque d'orthographe sur les convictions religieuses.

M. Jourde n'est malheureusement pas le seul qui, né dans la peausserie, se persuade que c'est assez d'avoir composé une facture pour savoir inspirer un article. Rien n'est plus humiliant pour les jeunes lettrés jetés dans le journalisme par une vocation plus ou moins irrésistible que d'être, dès le début, obligés de se plier aux manières de voir ou plutôt de ne pas voir que leur imposent des syndics de faillite qui, du jour au lendemain, se trouvent, par le hasard des nécessités financières, à la tête d'un journal.

Comment ! pour occuper l'humble emploi d'expéditionnaire à la préfecture de la Seine ou au ministère des travaux publics, on est tenu de fournir son diplôme de bachelier ès-lettres, et pour tenir la rédaction en chef d'une feuille où les questions les plus ardues sont successivement traitées, il suffira de sortir du comptoir d'une boucherie hippophagique ou d'une boutique de changeur !

Vous aurez pâli dix ans sur des manuscrits en prose ou en vers, et le jour où, fort de votre conscience d'homme de lettres, vous vous présentez dans un bureau de rédaction, vous y êtes reçu par un ex-facteur à la halle au beurre qui vous accueille par ces mots :

« Quand on veut z'être quelque chose, on finit toujours par le devenir. »

Si les propriétaires de l'usine Cail me demandaient d'aller diriger chez eux la construction de leurs machines à vapeur, je les remercierais d'avoir pensé à moi, mais je baserais mon refus sur mon incapacité notoire à ajuster un piston. Or, diriger une usine littéraire sous prétexte qu'on manque absolument de littérature, c'est faire tomber le journalisme au niveau de la profession de marchands de tripes et d'abats.

Voici donc ce que nous proposons : tous les rédacteurs, chefs et directeurs des divers organes politiques et littéraires qui pullulent dans Paris, seront, à l'instar du candidat au prix de Rome, mis en loge, chacun dans une cellule de l'Ecole des beaux-arts, que le gouvernement voudra bien prêter pour cette épreuve décisive. On leur donnera un sujet d'article qu'ils auront six heures ponr développer, et — jugez à quel point nous sommes indulgent — pourvu qu'ils ne fassent pas de fautes de participes ; qu'ils n'écrivent pas : une belle orage, ni : une magnifique incendie, nous consentons à les laisser présider aux destinées de la presse française.

Mais je vais peut-être étonner le public en lui déclarant que beaucoup de ces directeurs politiques, qui ont sur l'opinion une influence sérieuse, sont intimement convaincus qu'orage est du féminin et que collidor s'écrit avec un seul *l*.

Les chevaux, même mauvais, ayant actuellement au moins autant d'importance que les plus grands hommes, la défaite honteuse de Xaintrailles dans le Derby anglais est peut-être le seul événement qui ait tant soit peu détourné l'attention des funérailles de Victor Hugo. Beaucoup d'initiés aux mystérieuses pratiques de cette religion nouvelle qui s'appelle le sport, soutiennent qu'il y a dans toute cette affaire des dessous dans lesquels un œil extraordinairement expert peut seul débrouiller la vérité.

Ils affirment, par exemple, que des malins ont spéculé sur la gentilhommerie de l'honorable M. Lupin, le propriétaire de Xaintrailles, pour l'engager à abandonner la certitude où il était d'enlever le *Prix du Jockey-Club*, contre l'aléa extrêmement vague d'un succès dans le Derby anglais. L'intérêt desdits malins était celui-ci : ils prenaient le cheval à cinquante contre un, alors que tout le monde supposait qu'il allait courir en France, et une fois qu'il n'y avait plus de doute sur son départ à Epsom, ils le repassaient à quatre ou à cinq aux preneurs qui croyaient à sa victoire, de telle sorte que, soit qu'il gagnât, soit qu'il perdît, ils étaient sûrs d'encaisser d'énormes quantités de bank-notes.

On ajoute — et ceci serait infiniment plus grave — que les frères Jennings étant tous deux entraîneurs, l'un à New-Market, l'autre à La Croix-Saint-Ouen, celui de New-Market qui entraîne Xaintrailles avait, en le retirant du Derby français, espéré ménager une chance à son frère, propriétaire d'un cheval nommé *The Condor* sur lequel il comptait beaucoup. Et, en effet, le jour de la course de Chantilly, tous les Anglais, vraisemblablement au courant de la combinaison, s'étaient mis sur *The Condor* qui, au départ, trouvait presque autant de partisans que *Reluisant*, le favori derrière lequel il est arrivé second.

M. Lupin aurait donc été tout simplement victimé. Mais ce n'est pas tout : il se chuchote que Xaintrailles, au lieu d'être mauvais quatrième, c'est-à dire « non placé », aurait pu facilement arriver troisième, et qu'on l'a arrêté à la distance afin de favoriser ceux qui l'avaient donné pour la place. Ces chuchotements ont-ils une base quelconque ? Sont-ils totalement faux ? Je n'en sais rien. On n'en conviendra pas moins que le jeu des courses se complique tous les jours davantage. Nombre de Parisiens s'étonnent de leur persistance à y perdre leur argent. Ils ne réfléchissent peut-être pas assez que pour gagner il leur est maintenant indispensable d'avoir dans leur manche :

1° Le cheval ; 2° le jockey ; 3° l'entraîneur ; 4° le propriétaire, mis dedans par l'entraîneur, lequel est mis dedans par le jockey ; 5° le bookmaker, qui donne le cheval quelquefois de compte à demi, soit avec le jockey, soit avec l'entraîneur ; 6° l'état de la piste, qui convient à tel poulain quand elle est sèche et à tel autre quand elle est mouillée, sans compter les faux départs qui énervent un cheval, les emballements, les jambes qui se croisent, les trous dans lesquels il met le pied, les bousculades, les saignements de nez et les erreurs de piste.

Si bien qu'après s'être fait décaver de cinquante louis, quand on arrive, à force de travail, à en rattraper seulement quatre ou cinq, on se tâte, on s'interroge et on se pose à soi-même cette question terrible :

« Suis-je bien sûr d'être un honnête homme ? »

Notre rôle ici-bas n'est-il pas d'ailleurs d'être perpétuellement trompé ? Hier je ramasse un bout de papier imprimé, où je lis cette simple ligne interrompue par une déchirure :

« Le premier ministre vient d'être étranglé par les partisans de la paix. »

D'une part, nous avons en France un grand nombre de partisans de la paix qui ne pardonnent pas, à l'ancien président du conseil, d'avoir engagé la guerre de Chine. D'autre part, l'*Agence Havas* avait annoncé le retour de M. Jules Ferry chassé d'Italie par les chaleurs.

Enfin, la mise en accusation du ministère tombé était précisément à l'ordre du jour de la séance d'avant-hier. Dans mon ignorance des habitudes parlementaires, je me suis naïvement figuré qu'il s'agissait de l'étranglement de l'infortuné Jules Ferry, lequel, rencontré par le gros de la foule revenant de l'enterrement de Victor Hugo, qui a toujours prêché la paix universelle, avait été lynché sans autres formalités judiciaires.

Une exécution aussi sommaire m'avait semblé un peu raide. Avoir commandé à toute une majorité et disposé des ressources du pays, pour finir comme la *Théodora* de la Porte-Saint-Martin, ou comme Marguerite de Bourgogne, étranglé non avec ses cheveux, attendu qu'il n'en a plus, mais peut-être avec ses favoris, cette fin d'un homme d'Etat me paraissait des plus tragiques. Je plaignais la famille, je plaignais M. Charles Ferry, son frère ; je plaignais M. Bavier Chauffour, son cousin. Je me disais que M. Jourde allait encore lire un discours au nom de la presse sur la tombe de ce mort célèbre, et que les partisans de la guerre ne pouvaient manquer de réclamer pour lui les honneurs du Panthéon.

Pan ! Une heure plus tard, j'apprends par les journaux du soir que je m'étais trompé, non seulement de ministre, mais de partie du monde. L'étranglé s'appelait Kainikairivouy et n'avait jamais présidé d'autre conseil que celui de la reine de Madagascar. Les poursuites réclamées contre M. Ferry par le parti de la paix ont été repoussées ; toutefois le sort de ce ministre madécasse me donnerait à réfléchir, si jamais j'élevais mon ambition jusqu'à la moleskine ministérielle. S'il est beau et lucratif d'être ministre, ce doit être bien embêtant de se sentir étrangler. Il est doux de porter en sautoir une Légion d'honneur, mais les grands cordons qu'on vous applique sur la poitrine perdent toute leur valeur du moment où ils doivent être remplacés un jour par une autre décoration qui se porte autour du cou et qui, pour être moins large, n'en est que plus dangereuse.

Tant qu'on ne vous apporte que le cordon, tout va bien. Où la situation devient gênante, c'est quand on voit arriver le cordonnet.

GRIMSEL.

Nouvelles & Echos

Avant-hier, très brillante signature de contrat chez la marquise d'Auberry, à l'occasion du mariage de sa fille avec le baron Christian de Bony de Lavergne.

Les appartements de la marquise avaient été transformés en un véritable parterre de fleurs disposées avec un goût exquis.

Parmi les splendides cadeaux, exposés dans les salons, nous avons remarqué une rivière de diamants du plus haut prix et un service à thé en argent d'un travail remarquable.

La jeune fiancée portait une très élégante robe rose, garnie de dentelles.

Dans l'assistance :

Comte de Carayon-Latour, sénateur, comtesse de Carayon-Latour, marquise de Lur-Saluces, comtesse de Rochechouart, d'Arlaud de Saint-Sand, marquise et Mlle de Campagne, marquise de Chevigné, comtesse de la Chevalerie, marquis de Chabans, comte de Grailly, marquise du Bourg, vicomte et vicomtesse de Damas, comte de Maleysieux, comte et comtesse de Vibraye.

La famille de Bony de Lavergne est fort ancienne en Limousin.

Les d'Auberry, originaires de Picardie, se sont établis en Poitou depuis longtemps. Ces deux familles ont d'excellentes alliances.

~~~

C'est ce soir qu'a lieu à Madrid cette fameuse fête qui a fait tant de bruit dans le monde où l'on s'amuse.

La fête commence, comme nous l'avons dit, à neuf heures et demie très précises, le programme est tellement fourni que l'on est obligé de commencer de très bonne heure.

On entendra dans ce café-concert Mmes Marie Gillet, Gillette, Piccolo, Lally, la petite Richard, Ellen Audrée, Derville, Levia, Achard, et Ghinassi, sans compter nombre de clubmen fort divertissants, dit-on, et mille surprises que les aimables organisateurs ménagent à leur public.

~~~

On lira plus loin la décision prise par le conseil municipal, relativement à la Fête des Fleurs organisée pour le 13 et le 14 juin, au bois de Boulogne, par le Syndicat de la presse parisienne, au profit de la caisse des Victimes du devoir.

Il y a lieu de féliciter le conseil de ce vote.

Si, comme on peut l'espérer, le beau temps persiste, le fête sera des plus brillantes. Les adhésions affluent en effet.

En dehors de la Bataille des fleurs, il y aura un bal d'enfants, une kermesse populaire, une fête foraine, un feu d'artifice, des régates, des joutes sur l'eau, sans compter un « homme-obus », etc.

La fête sera donc à la fois agréable et fructueuse.

Nous en ferons connaître le programme détaillé.

~~~

La reine Victoria, on le sait, est retournée à Balmoral (Ecosse), mais ce que nos journaux n'ont pas dit — était-ce trop sentimental pour eux ? — C'est qu'aussitôt arrivée, elle est allée déposer quelques fleurs sur la tombe de *John Brown*.

~~~

Il est fort douteux qu'aucun des membres de la famille royale de Prusse vienne en Angleterre pour les noces de la princesse Béatrice. — Et ceci m'a été écrit AVANT la maladie de Guillaume. — On dit même qu'une invitation à la princesse Victoria de Hohenzollern (la petite-fille de Guillaume) a être demoiselle d'honneur, a été refusée. En un mot, les relations entre les cours de Berlin et de Saint-James sont quelque peu tendues.

~~~

Encore un livre publié par un « personnage », comme aurait dit Beaconsfield. Il paraîtra à Lepzig, dans les premiers jours de ce mois, une histoire « véritable » et complète de l' « amitié » entre le grand-duc de Hesse et Mme de Kalomine, avec l'histoire de leur mariage et de leur divorce.

Les matériaux de l'ouvrage ont été mis en ordre par le principal avocat de Mme de Kalomine, qui considère que sa belle cliente a été traitée avec la plus cruelle injustice.

On s'attend à lire des révélations qui ne seront nullement du goût de la cour d'Angleterre, et il est probable [dit le *Truth* du 28, propriétaire, M. Labouchère, membre du Parlement] que le rôle joué par la reine dans cette affaire, rencontrera la désapprobation d'un grand nombre de ses sujets.

~~~

Il n'est bruit depuis quelques jours, dans un de nos grands cercles parisiens, que d'une bien divertissante aventure dont M. de X... a été le héros, d'ailleurs fort malheureux.

Cet élégant mondain se trouvait, il y a quelque temps, au balcon de son club en compagnie d'amis. Tout en fumant et en lorgnant les femmes qui passaient, ces joyeux viveurs racontaient des histoires boccaciennes qui, franchement, n'étaient point faites pour être racontées aux jeunes filles dont on coupe le pain en tartines, comme dit Théophile Gautier.

— Oh bigre, la jolie femme, s'écria tout à coup l'un d'eux !

— Je la connais... de vue, répliqua de X..., tous les jours je la vois passer à pareille heure. Elle est adorable la gaillarde, et tenez, pour parodier Christian, roi d'Illyrie, un des héros de Daudet, consentez-vous à parier que je suis cette femme, que je lui parle, et que dans huit jours je deviens son amant ?

— Allons donc, ce n'est pas la femme à faire.

— Aussi ne pourras-tu lui jouer « la vraie scène à faire. »

Et aussitôt les paris s'engagèrent.

×

M. de X... descendit rapidement l'escalier du club, rattrapa l'inconnue et se mit à la suivre : celle-ci s'en aperçut, mais n'eut pas l'air de s'effaroucher ; de temps en temps elle se retournait et, rapidement, regardait de X... qui s'efforçait d'avoir l'air moins bête possible, tentative délicate en semblable occurence. Enfin l'inconnue entra sous une porte cochère, monta l'escalier, et s'arrêta à l'entresol, et de X... la suivait toujours ; mais s'étant décidé à lui parler, il lui demanda s'il pourrait la voir chez elle.

Mais sans répondre l'inconnue ouvrit la porte de l'appartement, de X... la suivit dans l'antichambre ; en ce moment une autre porte s'ouvrit et un monsieur parut. — Tenez, mon ami, voici un monsieur qui, je crois, désire vous parler d'affaires fort sérieuses, dit en riant la jeune femme à son mari. — Vous voyez d'ici le tableau, comme on chantait dans la *Belle Hélène*.

Et voilà pour quel motif nos jolies impures ont surnommé de X..., le chevalier de Triste-Figure.

~~~

Le bal donné hier à l'hôtel Continental par l'Association charitable des femmes du monde, a été très brillant.

Beaucoup de jolies toilettes. Bonne soirée en résumé pour les infortunés secourus par le Comité.

Dans l'assistance, aussi nombreuse que distinguée, nous remarquons notamment : MM. le général de Blanchard, marquis de Lauzières, baron et baronne de Cambourg, Mme Boutin de Beauregard, la duchesse de Richelieu, vicomte Paul de Païva, la marquise de Bassano, comtesse de Témarest, le comte de Puiseaux, etc.

~~~

Plusieurs journaux ont publié les prétendues dispositions testamentaires de Victor Hugo en annonçant que la levée des scellés devait avoir lieu hier. Cette dernière opération ne sera effectuée qu'aujourd'hui ou demain ; nous croyons donc que tout ce qui a été raconté à ce sujet rentre dans la fantaisie pure.

~~~

On vendait hier, à l'hôtel Drouot, les tableaux, esquisses, études et dessins du peintre Alfred Dehodencq.

La vacation a atteint le chiffre de 17,000 francs environ.

La *Bastonnade* a été adjugée à 1,020 francs ; le *Conteur*, 1,000 francs, etc.

~~~

La chevalerie et ses poétiques coutumes, en notre fin de siècle !

Lord Hass.... a été ébloui par la beauté de la reine Marguerite d'Italie, et il lui a voué un culte respectueux et unique, depuis un soir où, à une réception du Quirinal, elle a daigné lui adresser quelques mots en langue britannique. Depuis ce moment, lord Hass.... refuse obstinément les plus beaux partis des Trois-Royaumes et du continent, les plus blondes misses et les plus belles filles de l'univers. Son amour, tout idéal et platonique, se traduit de mille discrètes façons, dont le roi Humbert n'a pas à s'effaroucher.

Dans son château *ancestral* du pays de Galles, dans sa villa florentine, à bord de son yacht *Daisie* (Marguerite, fleur), dans la *mansion* de Londres., ne peut voir le grand portrait de la souveraine qui règne à Rome.

Une adorable miniature de la reine ne quitte jamais lord Hass... S'il a un cadeau à offrir à une femme, ce sont toujours des bijoux en forme de marguerite et composés de perles fines.

Rien que des marguerites dans ses jardins, depuis la pâquerette jusqu'à l'aster et la chrysantème. On n'en finirait pas de tout raconter.

Lord Hass... ne passe jamais un mois sans apercevoir sa *dame* illustre, ne fût-ce que la durée d'un éclair. Aussi, vit-il la plupart du temps en chemin de fer ou en bateau.

NOUVELLES A LA MAIN

Hier, à midi, en plein soleil, deux ivrognes traversaient le Pont-Neuf en titubant.

L'un d'eux s'arrête, extasié, devant un thermomètre.

— Que' que tu fais-là, lui dit son copain ?

— Oh !... regarde-donc comme elle monte, comme elle monte !...

— Quoi donc ?

— L'alcool.

LE DIABLE BOITEUX.

La *Petite Bibliothèque littéraire* d'Alph. Lemerre vient de s'enrichir d'un nouveau volume de notre collaborateur Léon Cladel : *Celui de la Croix-aux-Bœufs*, appelé à un succès retentissant.

AUX CRITIQUES DE « BEL-AMI »

UNE RÉPONSE

Nous recevons de notre collaborateur, Guy de Maupassant, la lettre suivante, que nous nous empressons de publier :

Rome, 1er juin 1885.

Mon cher rédacteur en chef,

Au retour d'une très longue excursion qui m'a mis fort en retard avec le *Gil Blas*, je trouve à Rome une quantité de journaux dont les appréciations sur mon roman *Bel-Ami*, me surprennent autant qu'elles m'affligent.

J'avais déjà reçu à Catane un article de Montjoyeux, à qui j'ai écrit aussitôt. Il me semble nécessaire aujourd'hui de donner quelques explications dans le journal même où a paru mon feuilleton.

Je ne m'attendais guère, je l'avoue, à être obligé de raconter mes intentions, qui ont été fort bien comprises, il est vrai, par quelques confrères moins susceptibles que les autres.

Donc les journalistes, dont on peut dire, comme on disait jadis des poètes : « *Irritabile genus* », supposent que j'ai voulu peindre la Presse contemporaine tout entière, et généraliser de telle sorte que tous les journaux fussent fondus dans la *Vie Française*, et tous leurs rédacteurs dans les trois ou quatre personnages que j'ai mis en mouvement.

Il me semble pourtant qu'il n'y avait pas moyen de se méprendre, en réfléchissant un peu.

J'ai voulu simplement raconter la vie d'un aventurier pareil à tous ceux que nous coudoyons chaque jour dans Paris, et qu'on rencontre dans toutes les professions existantes.

Est-il, en réalité, journaliste ? — Non. — Je le prends au moment où il va se faire écuyer dans un manège. Ce n'est donc pas la vocation qui l'a poussé. J'ai soin de dire qu'il ne sait rien, qu'il est simplement affamé d'argent et privé de conscience. Je montre dès les premières lignes qu'on a devant soi une graine de gredin, qui va pousser dans le terrain où elle tombera. Ce terrain est un journal. Pourquoi ce choix, dira-t-on ?

Pourquoi ? Parce que ce milieu m'était plus favorable que tout autre pour montrer nettement les étapes de mon personnage ; et aussi parce que le journal mène à tout comme on l'a souvent répété. Dans une autre profession, il fallait des connaissances spéciales, des préparations plus longues. Les portes pour entrer sont plus fermées, celles pour sortir sont moins nombreuses. La Presse est une sorte d'immense République qui s'étend de tous les côtés, où on trouve de tout, où on peut tout faire ; où il est aussi facile d'être un fort honnête homme que d'être un fripon. Donc, mon homme, entrant dans le journalisme, pouvait employer facilement les moyens spéciaux qu'il devait prendre pour parvenir.

Il n'a aucun talent. C'est par les femmes seules qu'il arrive. Devient-il journaliste, au moins ? Non. Il traverse toutes les spécialités du journal sans s'arrêter, car il monte à la fortune sans s'attarder sur les marches. Il débute comme reporter, et il passe. Or, en général, dans la Presse, comme ailleurs, on se cantonne dans son coin, et les reporters, nés avec cette vocation, restent souvent reporters toute leur vie. On en cite devenus célèbres. Beaucoup sont de braves gens, mariés, qui font cela comme ils seraient employés dans un ministère.

Duroy devient le chef des Echos : autre spécialité fort difficile et qui garde aussi ses gens quand ils y sont passés maîtres. Les Echos font souvent la fortune d'un journal, et on connaît dans Paris quelques échotiers dont la plume est aussi enviée que celle d'écrivains connus.

De là Bel-Ami arrive rapidement à la chronique politique. J'espère au moins qu'on ne m'accusera pas d'avoir visé MM. J. J. Weiss ou John Lemoinne ? Mais comment me suspecterait-on d'avoir visé quelqu'un ? Les rédacteurs politiques plus que tous les autres peut-être sont des gens sédentaires et graves qui ne changent ni de profession ni de feuille. Ils font toute leur vie le même article, selon leur opinion, avec plus ou moins de fantaisie, de variété, et de talent dans la forme. Et quand ils changent d'opinion ils ne font que changer de journal.

Or il est bien évident que mon aventurier marche vers la politique militante, vers la députation, vers une autre vie et d'autres événements. Et s'il est arrivé, par la pratique, à une certaine souplesse de plume, il n'en devient pas pour cela un écrivain ni un véritable journaliste. C'est aux femmes qu'il devra son avenir : le titre : Bel-Ami, ne l'indique-t-il pas assez.

Donc, devenu journaliste par hasard, par le hasard d'une rencontre, au moment où il allait se faire écuyer, il s'est servi de la presse comme un voleur se sert d'une échelle. S'en suit-il que d'honnêtes gens ne peuvent employer la même échelle ?

Mais j'arrive à un autre reproche. On semble croire que j'ai voulu dans le journal que j'ai inventé, la *Vie Française*, faire la critique ou plutôt le procès de toute la presse parisienne,

Si j'avais choisi pour cadre un grand journal, un vrai journal, ceux qui se fâchent auraient absolument raison contre moi ; mais j'ai eu soin, au contraire, de prendre une de ces feuilles interlopes, sorte d'agence d'une bande de tripoteurs politiques et d'écumeurs de bourses, comme il en existe quelques-uns, malheureusement. J'ai eu soin de la qualifier à tout moment, de n'y placer en réalité que deux journalistes, Norbert de Varenne et Jacques Rival, qui apportent simplement leur copie, et demeurent en dehors de toutes les spéculations de la maison.

Voulant analyser une crapule, je l'ai développée dans un milieu digne d'elle, afin de donner plus de relief à ce personnage.

J'avais ce droit absolu comme j'aurais eu celui de prendre le plus honorable des journaux pour y montrer la vie laborieuse et calme d'un brave homme.

Or, comment a-t-on pu supposer une seconde que j'aie eu la pensée de synthétiser tous les journaux de Paris en un seul ?

Quel serait l'écrivain ayant des prétentions, justes ou non, à l'observation, à la logique et à la bonne foi, qui croirait pouvoir créer un type rappelant en même temps la *Gazette de France*, le *Gil Blas*, le *Temps*, le *Figaro*, les *Débats*, le *Charivari*, le *Gaulois*, la *Vie Parisienne*, l'*Intransigeant*, etc., etc.

Et j'aurais imaginé la *Vie Française* pour donner une idée de l'*Union* et des *Débats*, par exemple !... Cela est tellement ridicule que je ne comprends pas vraiment quelle mouche a piqué mes confrères !

Et je voudrais bien qu'on essayât d'inventer une feuille qui ressemblerait à l'Univers d'un côté et de l'autre aux papiers obscènes qu'on vend à la criée, le soir, sur les boulevards.

Or, elles existent, ces feuilles obscènes, n'est-ce pas ? Il en existe aussi d'autres qui ne sont en vérité que des cavernes de maraudeurs financiers, des usines à chantage et à émissions de valeurs fictives.

C'est une de celles-là que j'ai choisie. Ai-je révélé leur existence à quelqu'un ? Non. Le public les connaît ; et que de fois des journalistes de mes amis se sont indignés devant moi des agissements de ces usines de friponnerie.

Alors, de quoi se plaint-on ? De ce que le vice triomphe à la fin ? Cela n'arrive-t-il jamais, et ne pourrait-on citer personne parmi les financiers puissants dont les débuts aient été aussi douteux que ceux de Georges Duroy ?

Quelqu'un peut il se reconnaître dans un seul de mes personnages ? — Non. — Peut-on affirmer même que j'aie songé à quelqu'un ? — Non. — Car je n'ai visé personne.

J'ai décrit le journalisme interlope comme on décrit le monde interlope. Cela était-il donc interdit ?

Et si on me reproche de voir trop noir, de ne regarder que des gens véreux, je répondrai justement que ce n'est pas dans le milieu de mes personnages que j'aurais pu rencontrer beaucoup d'êtres vertueux et probes. Je n'ai pas inventé ce proverbe : « Qui se ressemble s'assemble. »

Enfin, comme dernier argument, je prierai les mécontents de relire l'immortel roman qui a donné un titre à ce journal : Gil Blas, et de me faire ensuite la liste des gens SYMPATHIQUES que Le Sage nous a montrés, bien que dans son œuvre il ait parcouru un peu tous les mondes.

Je compte, mon cher rédacteur en chef, que vous voudrez bien donner l'hospitalité à cette *défense*, et je vous serre bien cordialement les mains.

GUY DE MAUPASSANT.

LES COUPS DE FUSIL

— Pour moi, dit Ferragousse, un descendant des Fèrragus des Baux, authentique mais tourné au Marseillais par suite du long travail des siècles, pour moi je n'eus jamais qu'une aventure d'amour — une ! — Seulement, elle peut compter pour deux. Même à la suite de cette aventure, les médecins, me voyant extraordinairement fatigué, décidèrent de m'envoyer faire un petit tour en Italie.

Comme ici-bas les choses s'arrangent ! Dire que sans ma folle passion pour Mme de Belesbat, je n'aurais jamais vu Saint-Pierre de Rome. Mais, halte-là ! Ce n'est pas de Rome et encore moins de Saint-Pierre qu'il s'agit.

Une femme charmante, cette Madame de Bélesbat : grassouillette, mince, et quels yeux ! Des yeux de sultane en sortie, à la fois provocants et tristes, de ces yeux qui semblent crier : « Au secours ! au feu ! mon cœur brûle ! » Dans les plus maussades sous-préfecture, je ne sais si vous l'avez remarqué ? il y a toujours une Madame de Bélesbat, grassouillette et mince, répandant autour d'elle comme un subtil parfum d'amour, maîtresse idéale de toute une ville, à qui chacun pense aux instants de solitaire rêverie, et en l'honneur de qui, amoureux sans se l'avouer, les jeunes gens, sur la grand'place, font d'interminables va-et-vient espérant venir à bout par la fatigue des agitations de leur âme.

Je me sentis épris d'elle, un soir, très tard, comme je me décidais enfin, après avoir non sans effort tué l'ennui des longues heures, à mettre la clef dans ma serrure. Son image apparue se glissa sur mes pas, dans l'ombre, et jusqu'au matin ne me quitta plus. C'est généralement ainsi, de onze à minuit, que l'amour éclot en province.

Je connaissais un peu madame de Bélesbat et beaucoup son mari, gentilhomme mâtiné de braconnier qui passait ses jours à poursuivre dans les garrigues des gibiers qui n'y étaient pas et ses nuits à défendre son propre honneur en défendant celui de sa femme.

L'ennuyeux, c'est qu'il le défendait au fusil. Quiconque, le soleil couché, se serait hasardé à rôder autour de la modique métairie que son vaniteux propriétaire décorait du nom de château sous prétexte qu'elle possédait un colombier, eût été sûr de se voir descendre comme un lièvre.

Faute de mieux et pour n'en pas perdre l'habitude, le bonhomme avait soin, chaque soir, avant de s'enfermer, *pan !... pan !...* de brûler sa poudre aux étoiles.

Ces façons d'agir, d'ailleurs sauvages, avaient un salutaire effet ; et, quelque désir qu'elle eût du contraire, la dolente Madame de Bélesbat se trouvait encore, à trente ans, déplorablement respectée.

L'amour vissé au cœur — et le pas de vis mordait chaque jour — n'y tenant plus, décidé quand même à tout risquer, je me présentai un matin, sous des prétextes vagues (un échange de chiens de chasse), chez les châtelains de Bélesbat.

Le mari me retint à déjeuner, soupçonneux toujours, jaloux plus que jamais, et couvant de l'œil sa prisonnière. Je pus néanmoins, dans une visite au jardin, circonvenir la dame au tournant d'une charmille, et lui répéter de vive voix, à la face du grand ciel bleu, ce que mon pied, précédemment, avait murmuré sous la table :

— « Vous êtes belle, et je vous aime ! »

Devenue rose un peu, avec son gentil sourire à fossettes, elle répondit :

— « Parfaitement !... S'il en est ainsi, je vous attendrai ce soir, à onze heures, près de la fontaine. »

Puis, comme je me précipitais à ses genoux, m'arrêtant d'un geste pudique et noble, elle ajouta :

— « Pas d'enfantillage !... Avant tout, il faut vous faire aimer de la bonne.

— De la bonne ?

— Oui ! de Scholastique... Vous faire aimer de Scholastique est absolument nécessaire. Vous avez toute l'après-midi pour ça.

— Mais ?...

— Elle est allée aux provisions, rien de plus facile que de la rencontrer à mi chemin de la ville. »

Un monstre. Scholastique... Ou plutôt non. A Paris, par comparaison, Scholastique, certes ! serait un monstre ; mais là-bas, dans ces Saharas d'amour que sont les petites et vertueuses cités de province, Scholastique — avec son teint brun, sa voix rude, sa taille de carabinier, un soupçon de moustaches aux lèvres, et ce corsage ample et rigide lequel, m'y étant cogné par mégarde, me fit pousser une